

## LIVRE VII

### PÉRIODE TOKIO <sup>1</sup> (1868-1900)

---

#### Quelques développements récents.

La première moitié du xix<sup>e</sup> siècle fut pour le Japon une période de paix profonde pendant laquelle le système féodal établi par Tokougava Iyéyasou fut, en apparence, aussi florissant et aussi puissant que jamais. Cependant il ne manquait pas de symptômes qui pouvaient faire présager sa chute prochaine. La condition des paysans était devenue des plus difficiles. Ils étaient cruellement taxés et opprimés par les daïmios, qui rivalisaient entre eux de pompe et de magnificence et, à cette fin, entretenaient un grand nombre de sinécures officielles et de gens inutiles. L'organisation militaire était absolument épuisée, comme le prouvèrent au début du siècle quelques conflits avec des navires de guerre russes et anglais. La nation était lasse de trop de gouvernement. Les Sôgouns, n'étant plus unanimement soutenus, durent relâcher leur contrôle sur les daïmios, dont les plus puissants commencèrent à réclamer leur indépen-

1. En 1869, le nom de la capitale, Yédo, fut changé en Tokio.

dance d'une façon qui devint fatale au maintien de la vieille organisation féodale.

L'ouverture du Japon au commerce étranger, en 1859, précipita le conflit inévitable entre le Sôgounat décrépît et ses vassaux récalcitrants. Le résultat fut, en 1868, la chute complète du premier et l'établissement d'une nouvelle organisation politique, présidée par le mikado, et soutenue par les *karos*, principaux conseillers des *daïmios*, qui, de concert avec quelques-uns des plus éclairés des *koughés* ou nobles de la cour, avaient été les instruments de la restauration de l'empereur à sa situation légitime dans l'État, depuis si longtemps usurpée par les Sôgouns.

Ces hommes, chez lesquels se combinait à un degré peu ordinaire la sagesse politique avec un ardent patriotisme, élevèrent sur les ruines du Sôgounat le système nouveau de gouvernement dont jouit actuellement le Japon. C'est l'administration la plus centralisée et la plus efficace que le pays ait jamais connue et qui l'a mis à un niveau incomparable de puissance, de prospérité, de liberté et de lumières.

Une grande part dans ce résultat est due à l'influence des idées occidentales. Avec la chute du Sôgounat, les principes moraux, religieux et politiques sur lesquels il était basé, tombèrent plus ou moins en discrédit et le Japon se tourna vers l'Europe pour s'orienter. Le grand changement politique qui s'était fait, n'avait produit aucun résultat immédiat en ce qui concerne la littérature. La réorganisation de la constitution, la refonte des lois, la formation d'une armée et d'une marine, la construction de routes, de chemins de fer, de phares, de télégraphes, l'établissement d'un système national d'éducation, furent les sujets nouveaux qui réclamèrent

l'attention. Mais la supériorité manifeste de l'Europe en ces matières amena l'étude des livres européens, et en particulier des livres anglais comme source de connaissances pratiques.

Avant 1868, le hollandais, qui était étudié par les interprètes et par ceux qui voulaient acquérir quelque connaissance de la médecine européenne, était la seule langue occidentale connue des Japonais. Vers cette date, une passion pour les connaissances européennes s'empara de la nation. En dépit de difficultés nombreuses, beaucoup de jeunes gens de bonne famille se rendirent en Europe ou en Amérique pour y étudier, ou n'eurent pas honte de prendre du service dans les maisons des résidents étrangers au Japon, afin d'avoir une occasion d'apprendre l'anglais, dont la moindre connaissance était un sûr passeport aux positions officielles et aux émoluments. L'École des langues étrangères de Tokio reçut une allocation de l'État et se développa rapidement. Bientôt un groupe d'écrivains fit de son mieux, en donnant des traductions et des ouvrages originaux, pour fournir à la demande générale de notions sur les sciences, les coutumes, les lois et les institutions de l'Europe. Le plus distingué de ces auteurs est Foukouzava Youkitchi. Son *Seiyô Zizô* (Condition des Contrées Occidentales) parut en 1866 et fut suivi d'une longue série d'ouvrages, clôturée par son autobiographie, en 1899. (Il est mort en février 1901.) Ce dernier travail est une intéressante relation, qui renseigne sur les principes et les idées des hommes qui ont fait le Nouveau Japon, mais ses essais, bien qu'offrant une grande utilité pour ses concitoyens, n'ont qu'un intérêt très relatif pour des lecteurs européens.

Il faut mentionner aussi les traductions que fit Naka-

moura du *Self-Help* de Smiles, et du *On Liberty* de Stuart Mill. Kant et Herbert Spencer suivirent peu après. Leurs écrits fournissent fréquemment des textes à l'auteur japonais intelligent, au lieu des ouvrages autrefois vénérés de Confucius et de Mencius.

Un autre signe de l'avidité nouvelle pour les connaissances fut l'établissement de journaux et de magazines. Le premier journal méritant ce nom fut publié, à Tokio, par un Écossais nommé Black, vers 1872. A la fin de 1894 il n'existait, en dépit d'une censure rigoureuse, pas moins que 814 journaux et magazines différents, ayant une circulation totale de 367 755 exemplaires. Depuis quelques années, un grand nombre de magazines s'occupent largement de littérature et possèdent de réelles qualités littéraires. On peut citer, entre autres, le *Kokoumin no Tomo* (l'ami du Peuple), le *Sékaï no Nihon*, le *Tai-yô* et le *Tentchizin*.

A l'exception de traductions et d'ouvrages destinés à faire connaître l'Europe aux Japonais, la littérature ne montrait encore vers 1879 que de rares traces d'influence étrangère, lorsque des traductions de romans européens commencèrent à paraître. La première fut une version d'*Ernest Maltravers*, de Lord Lytton. Elle produisit une sensation profonde et fut suivie, dans les années ultérieures, par un grand nombre d'autres<sup>1</sup>.

Une importante révolution dans l'art du roman japonais en fut le résultat. Les jeux de mots démodés, la

1. Parmi les auteurs européens romanciers dont les œuvres ont été traduites en japonais, il faut citer Alexandre Dumas (*Les trois mousquetaires*), Cervantès, Rider Haggard et Jules Verne. Une dame japonaise a, d'une façon supérieure et avec grand succès, traduit *Little Lord Fauntleroy*, *Télémaque* et *Robinson Crusôé* ont aussi trouvé des traducteurs, tandis que, pendant ces dernières années, on a mis largement à contribution les romans français, allemands et même russes.

peinture conventionnelle des caractères, la morale fantasque et les extravagances de Bakin et de l'école romantique n'ont plus maintenant que de rares imitateurs. Un style plus sobre, plus sensé a remplacé tout cela.

TsoubouÛTCHI Yûzô (pseudonymes : Harounoya et Shôyô) fut le principal promoteur de ce mouvement. Pendant une longue et rude carrière de critique, de conférencier, de dramaturge et de romancier, il a fait plus qu'aucun autre pour ramener la nation à des principes littéraires plus rationnels. Dans un ouvrage intitulé *Sôsetsou Sinzou* (Esprit de la Fiction) il prend à partie la morale artificielle des œuvres de Bakin. Plus récemment, il devint directeur d'un magazine littéraire : *Vasêda Boun-gakou*, organe d'une nouvelle école de critique, qui tire exclusivement ses principes et ses modèles de sources européennes.

Dans son *Soséi Kataghi* (Types d'étudiants, 1887), TsoubouÛtchi a donné un exemple du roman réaliste. C'est une œuvre bien écrite, qui contient quelques esquisses nettes et humoristiques de la vie de l'étudiant moderne, vue du côté revers, mais qui n'offre que peu d'intrigue, peu de portraits de caractères ou d'incidents dramatiques. Dans cet ouvrage, comme dans presque toute la littérature récente, on retrouve nettement l'influence de Ziçô et de Kiséki. TsoubouÛtchi s'est aussi essayé dans le drame. Je n'ai pas vu son *Jules César*, que le D<sup>r</sup> Florenz décrit comme une version du drame de Shakespeare sous la forme Zôrouri, c'est-à-dire avec une suite de descriptions et de narrations poétiques entremêlées à l'action; mais j'ai devant moi deux autres de ses pièces, le *Maki no Kata* (1897) et le *Kikou to Kiri* (1898).

Le *Maki no Kata* est composé dans la forme Kyakoubon, c'est-à-dire qu'il est entièrement en forme de dialogue.

Le peu d'éléments zôrouri qu'il contient est limité à l'un des sept actes dont se compose la pièce et qui semblait réclamer un traitement plus poétique. Il a pour sujet un épisode de l'histoire des régents Hôzô. Il se passe au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle et est basé sur les crimes et les intrigues auxquels fut amenée Maki no Kata, femme du régent, par les ambitions qu'elle nourrissait pour son fils favori. Le *Maki no Kata* est nettement mélodramatique. Il s'y trouve plusieurs meurtres, des combats sanglants et deux *hara-kiri* de femmes. Mais il renferme aussi quelques scènes réellement puissantes, et, bien que nulle part ne soit atteinte une suprême excellence, on y remarque une main-d'œuvre soignée et une absence agréable des extravagances de l'ancienne école des dramaturges japonais. Il n'y a que de très rares traces de mots pivots et autres artifices de ce genre. La plupart des écrivains de la période Tokio montrent une tendance marquée à se passer de ces expédients. Si Tsuboûtchi conserve encore quelques conventions traditionnelles du drame japonais qui nous paraissent, à nous Européens, plutôt étranges, c'est probablement dans le but de ne pas trop heurter le goût de ses auditeurs. Ses pièces sont destinées à être jouées. Je regrette de n'avoir pu me procurer son *Kiri Hitoha*, dont on fait de grands éloges.

La spécialité de Soudô NANSOU est le roman politique. Cet auteur appartient au parti progressiste, en politique et en science sociale, et ses pages sont hérissées d'allusions aux « choses d'Europe ». Il cite avec une extrême facilité : « To be or no to be, that is a question (*sic*) : Être ou ne pas être, c'est là une question », et il parle familièrement de Shakespeare, de Dumas, de Gladstone et de O'Connell. On peut déduire l'étendue et la variété de ses lectures d'après d'allègres références faites dans

l'une de ses préfaces à Lytton, à Bakin, à Walter Scott, à Tanéhiko, à Victor Hugo, à Siounsoui, à Dickens et à Ikkou.

*Les Dames du Nouveau Style* (1887) est un bon exemple de ses œuvres. C'est un roman de l'avenir, quand Tokio sera devenu un grand port, avec toutes les ressources d'une civilisation avancée : entrepôts, docks, tramways et fumeuses cheminées d'usines. L'héroïne, dont les charmes sont dépeints avec une profusion de termes ornés, est une laitière. Qu'on n'aille pas supposer que par là l'auteur veuille suggérer une pastorale simplifiée. Au contraire, il indique au public japonais que la dame est au premier rang du mouvement progressiste. Naguère, au Japon, le lait de vache n'était pas employé comme aliment et, quand ce roman parut, nul, sauf quelque personne exceptionnellement éclairée, n'aurait osé affronter les préjugés surannés qui s'élevaient contre le lait. La lecture favorite de cette laitière est le traité d'Herbert Spencer sur l'Éducation. Elle est membre d'un club de femmes, où l'on joue au croquet et au lawn-tennis et où l'on discute les droits de la femme. Les autres personnages sont : un partisan d'Arabi-Pacha, qui, après la défaite de son chef par le « grand homme de guerre, général Wolseley », fut banni d'Égypte et entra au service d'un noble japonais; un cuisinier chinois auquel est naturellement assigné le rôle du scélérat et du traître; plus, un certain nombre de politiciens des partis conservateur et libéral. Au nombre des épisodes nous avons une ascension en ballon, une élection contestée, une explosion de dynamite qui ne fait aucun mal, grâce à la sagacité d'un chien de race européenne. Tout cela, il faut l'observer, indique un haut degré de civilisation.

Dans le dernier chapitre, la laitière se marie à un poli-

ticien avancé qui, en cette heureuse occasion, porte un faux col droit et une cravate de soie blanche, avec des gants blancs et un petit bouquet de fleurs d'oranger à la boutonnière gauche de son habit.

Les romans de Soudô ont le mérite d'être amusants, mais je suis obligé d'ajouter que ses compatriotes ne le prennent pas au sérieux. Ils le classent parmi les écrivains de troisième rang.

YAMADA TAKÉTARÔ (pseudonyme : Bimyô), contemporain de Tsubouchi, est le principal champion d'un effort tenté pour substituer la grammaire usuelle moderne aux formes et aux règles grammaticales du dialecte littéraire traditionnel. Il a écrit un certain nombre de romans et de nouvelles d'après ce principe qui, s'il était généralement adopté, épargnerait à la nation japonaise la peine d'apprendre, outre celle du discours ordinaire, une seconde grammaire pour être capable de lire et d'écrire. En ces dernières années, on a beaucoup discuté dans les cercles littéraires au Japon, pour savoir si cela était praticable ou désirable. Depuis que fut écrite la page du présent ouvrage relative à cette question, j'ai eu des raisons de concevoir une opinion plus favorable de la capacité de la langue japonaise parlée à s'appliquer à des fins littéraires. Les Contes de fées de Sasanami prouvent que, pour la narration, dans ce genre plus léger, la vieille langue écrite ne peut rivaliser avec la langue vulgaire d'aujourd'hui, tandis que les débats du Parlement, recueillis mot à mot, et les nombreuses conférences faites dans les grandes villes, l'ont recommandée comme moyen d'expression pour des idées plus élevées que celles de la conversation courante. Des ouvrages tels que l'Autobiographie de Foukouzava, et les « Dix conférences sur l'histoire de la littérature » de Haga, prouvent

que l'usage des formes grammaticales du langage parlé n'est pas incompatible avec un style clair et expressif, bien que sans doute il faille renoncer à quelque chose de l'élégance et de la distinction du langage savant.

Le Japon se trouve actuellement dans une position à peu près semblable à celle de l'Italie à l'époque de Dante. Il est arrêté entre les formes traditionnelles d'une langue qui devient chaque jour plus désuète, et un langage plus jeune et plus vivant qui n'a pas encore atteint son plein développement. Il faut admettre que le style nouveau, bien qu'il ait gagné du chemin dans la fiction, n'a pas encore pénétré le domaine de l'histoire, de la philosophie, de la poésie et de la science, et qu'il a fait peu de progrès même dans les journaux, les magazines et la correspondance épistolaire. Toutefois je ne pense pas que l'on puisse douter de sa victoire finale. Quand ce sera fait, cette victoire tendra grandement à faciliter la substitution d'un système phonétique d'écriture (soit le *Romadji* ou le *Kana*) aux encombrants idéographes chinois qui pèsent à présent comme une meule autour du cou de l'étudiant japonais. Des associations comme le *Romadji Kai* ne peuvent que peu de chose en faveur de ce désirable résultat, tant que la langue écrite usuelle restera surchargée d'une grammaire démodée et d'un superflu d'expressions pédantesques empruntées au chinois. Mais ce changement ne pourra guère s'accomplir de notre temps, il lui faudra des générations pour s'achever.

Le *Natsou Kodatchi* (Arbres d'Été) de Yamada est une série de nouvelles qui portent des traces nombreuses de l'étude qu'a faite des Européens l'auteur japonais. L'une de ces nouvelles est une version de l'histoire d'*Appius et Virginie*; une autre est une idylle pastorale

évidemment suggérée par un modèle européen. Je ne connais pas les dernières œuvres de Yamada. Le Dr Florenz en parle en termes louangeurs et déclare qu'elles sont « habilement écrites et les caractères bien et naturellement dessinés ».

YENCHÔ, conteur public de Tokio, compose aussi ses ouvrages dans le style usuel. Ses romans, ou plutôt ses nouvelles, sont d'abord racontés sous la forme parlée et fixés ensuite par ses élèves. Sa langue est simple et facile, mais n'a pas grand mérite littéraire.

L'un des romanciers les plus populaires et les plus abondants de l'époque actuelle est OSAKI TOKOUTARÔ (pseudonyme : KÔRÔ). Dans ses premiers ouvrages, il semble avoir pris pour modèles les écrivains du commencement de la période Yédo, mais quelques-uns de ses derniers écrits sont rédigés en langue usuelle. Dans le dernier, son *Konziki Yaça* (1900), il revient à la langue écrite. Il témoigne de sa connaissance de l'anglais par des phrases courtes, un emploi incessant du pronom personnel et l'introduction fréquente de mots qui, bien que composés d'éléments chinois, ne peuvent être pleinement compris que lorsqu'on a reconnu le mot anglais qu'ils représentent. De tels mots anglais-chinois-japonais ne sont nullement particuliers à Osaki. Ils forment maintenant une part considérable du vocabulaire de ceux qui écrivent pour les journaux et les magazines. Osaki donne fréquemment l'impression d'avoir pensé en anglais et de présenter ensuite à ses lecteurs une traduction littérale en japonais. On le dit grand admirateur de M. Zola.

Je ne connais que trois des nombreux ouvrages d'Osaki : *Namou-abida-boutsou* (1890), *Taziô-takon* (1897) et *Konziki Yaça*. Le premier relate la triste histoire d'une jeune poitrinaire qui s'amourache d'un jeune homme

qu'elle n'a jamais vu. Elle meurt juste au moment où arrive la photographie de celui qu'elle aime. Le *Taziô-takon* (Beaucoup de sensibilité, beaucoup de haine) est encore, si possible, plus lamentable. Il débute par les jérémiades larmoyantes d'un veuf inconsolable. A la quatre-vingtième page le héros importune encore ses amis et met à bout la patience du lecteur par ses pleurnicheries chagrines, qui pourtant doivent être encore plus désagréables au goût japonais qu'au nôtre. Un lecteur lassé l'abandonne à ce point, en train d'essuyer ses yeux en larmes avec un mouchoir emprunté et se plaignant de n'avoir personne qui lui lave les siens quand ils sont sales.

Parmi les romanciers japonais contemporains, la palme, à mon avis, doit être donnée à KÔDA NARIYOUKI, plus connu sous le pseudonyme de Rohan. Rohan s'écarte moins que la plupart de ses confrères du vieux style écrit. Il ne laisse voir que peu de signes extérieurs d'influence européenne dans ses ouvrages, bien que son abandon des extravagances de Bakin et de son école soit probablement dû à cette influence. Ses romans historiques se distinguent par une grande puissance imaginative, de visées hautes, une langue soignée qui ne descend jamais à la vulgarité et s'élève fréquemment à des descriptions poétiques d'un réel mérite. Il a écrit aussi des récits de vie domestique d'un caractère strictement réaliste. Rohan est un écrivain très abondant, mais inégal, et certaines de ses productions sont fort peu satisfaisantes.

IWAYA SASANAMI est surtout connu par ses Contes de fées, dont il a publié une série de vingt-quatre volumes sous le titre de *Nippon-moukaci-banaci*. Nous trouvons ici, racontés à nouveau dans un style usuel, charmant et